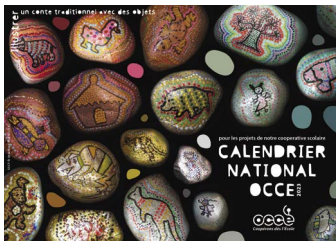


Les contes  
du calendrier 2023  
de l'OCCE



Coopérons dès l'École



**COUVERTURE**

# Sommaire

Cliquez sur les vignettes pour atteindre la page du conte du mois



**JANVIER**



**JUILLET**



**PAGE  
CALENDRIER  
2024**



**FÉVRIER**



**AOÛT**



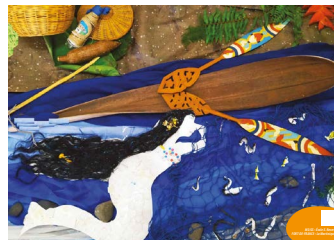
**MARS**



**SEPTEMBRE**



**AVRIL**



**OCTOBRE**



**MAI**



**NOVEMBRE**



**JUIN**



**DÉCEMBRE**



COUVERTURE

Dept 81

Florentin GS-CP

*Drôle de nez*

# DRÔLE DE NEZ



CP/CE1 - École publique primaire  
S<sup>t</sup>-LAURENT-DU-PAPE - Ardèche

JANVIER

Dept 07

St Laurent du Pape CP CE1

*Le vilain petit canard*

# LE VILAIN PETIT CANARD

**Hans Christian Andersen**

**Q**ue la campagne était belle ! On était au milieu de l'été ; les blés agitaient des épis d'un jaune magnifique, l'avoine était verte, et dans les prairies le foin s'élevait en monceaux odorants ; la cigogne se promenait sur ses longues jambes rouges, en bavardant de l'égyptien, langue qu'elle avait apprise de madame sa mère. Autour des champs et des prairies s'étendaient de grandes forêts coupées de lacs profonds.

Oui vraiment, la campagne était bien belle. Les rayons du soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusques dans l'eau ; elles étaient si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher dessous, et qu'au milieu d'elles on pouvait trouver une solitude aussi sauvage qu'au centre de la forêt. Dans une de ces retraites une cane avait établi son nid et couvait ses œufs ; il lui tardait bien de voir ses petits éclore. Elle ne recevait guère de visites ; car les autres aimaient mieux nager dans les fossés que de venir jusque sous les bardanes pour barboter avec elle.



Enfin les œufs commencèrent à crever les uns après les autres ; on entendait « pi-pip ; » c'étaient les petits canards qui vivaient et tendaient leur cou au dehors.

« Rap-rap, » dirent-ils ensuite en faisant tout le bruit qu'ils pouvaient.

Ils regardaient de tous côtés sous les feuilles vertes, et la mère les laissa faire ; car le vert réjouit les yeux.

« Que le monde est grand ? dirent les petits nouveau-nés à l'endroit même où ils se trouvèrent au sortir de leur œuf.

- Vous croyez donc que le monde finit là ? dit la mère. Oh ! non, il s'étend bien plus loin, de l'autre côté du jardin, jusque dans les champs du curé ; mais je n'y suis jamais allée. Êtes-vous tous là ? continua-t-elle en se levant. Non, le plus gros œuf n'a pas bougé : Dieu ! que cela dure longtemps ! J'en ai assez. »

Et elle se mit à couver, mais d'un air contrarié.

« Eh bien ! comment cela va-t-il ? dit une vieille cane qui était venue lui rendre visite.

- Il n'y a plus que celui-là que j'ai toutes les peines du monde à faire crever. Regardez un peu les autres : ne trouvez-vous pas que ce sont les plus gentils petits canards qu'on ait jamais vus ? ils ressemblent tous d'une manière étonnante à leur père ; mais le coquin ne vient pas même me voir.

- Montrez-moi un peu cet œuf qui ne veut pas crever, dit la vieille. Ah ! vous pouvez me croire, c'est un œuf de dinde. Moi aussi j'ai été trompée une fois comme vous, et j'ai eu toute la peine possible avec le petit ; car tous ces textetret. J'avais beau le happer et barboter devant lui, rien n'y faisait. Que je le regarde encore : oui, c'est bien certainement un œuf de dinde. Laissez-le là, et apprenez plutôt aux autres enfants à nager.

- Non, puisque j'ai déjà perdu tant de temps, je puis bien rester à couver un jour ou deux de plus, répondit la cane.

- Comme vous voudrez, » répliqua la vieille ; elle s'en alla.

Enfin le gros œuf creva. « Pi-pip, » fit le petit, et il sortit. Comme il était grand et vilain ! La cane le regarda et dit : « Quel énorme caneton. Il ne ressemble à aucun de nous. Serait-ce vraiment un dindon ? ce sera facile à voir : il faut qu'il aille à l'eau, quand je devrais l'y traîner. »

Le lendemain, il faisait un temps magnifique : le soleil rayonnait sur toutes les vertes bardanes ; la mère des canards se rendit avec toute sa famille au fossé. « Platsh ! » et elle sauta dans l'eau. « Rap-rap, » dit-elle ensuite, et chacun des petits plongea l'un après l'autre ; et l'eau se referma sur les têtes. Mais bientôt ils reparurent et nagèrent avec rapidité. Les jambes allaient toutes seules, et tous se réjouissaient dans l'eau, même le vilain grand caneton gris.



« Ce n'est pas un dindon, dit-elle. Comme il se sert habilement de ses jambes, et comme il se tient droit ! C'est mon enfant aussi : il n'est pas si laid, lorsqu'on le regarde de près. Rap-rap ! Venez maintenant avec moi : je vais vous faire faire votre entrée dans le monde et vous présenter dans la cour des canards. Seulement ne vous éloignez pas de moi, pour qu'on ne marche pas sur vous, et prenez bien garde au chat. »

Ils entrèrent tous dans la cour des canards.

Quel bruit on y faisait ! Deux familles s'y disputaient une tête d'anguille, et à la fin ce fut le chat qui l'emporta.

« Vous voyez comme les choses se passent dans le monde, » dit la cane en aiguisant son bec ; car elle aussi aurait bien voulu avoir la tête d'anguille. « Maintenant, remuez les jambes, continua-t-elle ; tenez-vous bien ensemble et saluez le vieux canard là-bas. C'est le plus distingué de tous ceux qui se trouvent ici. Il est de race espagnole, c'est pour cela qu'il est si gros, et remarquez bien ce ruban rouge autour de sa jambe : c'est quelque chose de magnifique, et la plus grande distinction qu'on puisse accorder à un canard. Cela signifie qu'on ne veut pas le perdre, et qu'il doit être remarqué par les animaux comme par les hommes. Allons, tenez-vous bien ; non, ne mettez pas les pieds en dedans : un caneton bien élevé écarte les pieds avec soin ; regardez comme je les mets en dehors. Inclinez-vous et dites : « *Rap !* »

Ils obéirent, et les autres canards qui les entouraient les regardaient et disaient tout haut : « Voyez un peu ; en voilà encore d'autres, comme si nous n'étions pas déjà assez. Fi, fi donc ! Qu'est-ce que ce canet-là ? Nous n'en voulons pas. »

Et aussitôt un grand canard vola de son côté, se jeta sur lui et le mordit au cou.

« Laissez-le donc, dit la mère, il ne fait de mal à personne.

- D'accord ; mais il est si grand et si drôle, dit l'agresseur, qu'il a besoin d'être battu.

- Vous avez là de beaux enfants, la mère, dit le vieux canard au ruban rouge. Ils sont tous gentils, excepté celui-là ; il n'est pas bien venu : je voudrais que vous pussiez le refaire.

- C'est impossible, dit la mère cane. Il n'est pas beau, c'est vrai ; mais il a un si bon caractère ! et il nage dans la perfection : oui, j'oserais même dire mieux que tous les autres. Je pense qu'il grandira joliment et qu'avec le temps il se formera. Il est resté trop longtemps dans l'œuf, et c'est pourquoi il n'est pas très bien fait. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, elle le tirait doucement par le cou, et lissait son plumage. « Du reste, c'est un canard, et la beauté ne lui importe pas tant. Je



crois qu'il deviendra fort et qu'il fera son chemin dans le monde. Enfin, les autres sont gentils ; maintenant, mes enfants, faites comme si vous étiez à la maison et si vous trouvez une tête d'anguille, apportez-la-moi. »

Et ils firent comme s'ils étaient à la maison.

Mais le pauvre canet qui était sorti du dernier œuf fut, pour sa laideur, mordu, poussé et bafoué, non seulement par les canards, mais aussi par les poulets.

« Il est trop grand, » disaient-ils tous, et le coq d'Inde qui était venu au monde avec des éperons et qui se croyait empereur, se gonfla comme un bâtiment toutes voiles dehors, et marcha droit sur lui en grande fureur et rouge jusqu'aux yeux. Le pauvre canet ne savait s'il devait s'arrêter ou marcher : il eut bien du chagrin d'être si laid et d'être bafoué par tous les canards de la cour.

Voilà ce qui se passa dès le premier jour, et les choses allèrent toujours de pis en pis. Le pauvre canet fut chassé de partout : ses sœurs mêmes étaient méchantes avec lui et répétaient continuellement : « Que ce serait bien fait si le chat t'emportait, vilaine créature ! » Et la mère disait : « Je voudrais que tu fusses bien loin. » Les canards le mordaient, les poulets le battaient, et la bonne qui donnait à manger aux bêtes le repoussait du pied.

Alors il se sauva et prit son vol par-dessus la haie. Les petits oiseaux dans les buissons s'envolèrent de frayeur. « Et tout cela, parce que je suis vilain, » pensa le caneton. Il ferma les yeux et continua son chemin. Il arriva ainsi au grand marécage qu'habitaient les canards sauvages. Il s'y coucha pendant la nuit, bien triste et bien fatigué.

Le lendemain, lorsque les canards sauvages se levèrent, ils aperçurent leur nouveau camarade.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » dirent-ils : le canet se tourna de tous côtés et salua avec toute la grâce possible.

« Tu peux te flatter d'être énormément laid ! dirent les canards sauvages ; mais cela nous est égal, pourvu que tu n'épouses personne de notre famille. »

Le malheureux ! est-ce qu'il pensait à se marier, lui qui ne demandait que la permission de coucher dans les roseaux et de boire de l'eau du marécage ?

Il passa ainsi deux journées. Alors arrivèrent dans cet endroit deux jars sauvages. Ils n'avaient pas encore beaucoup vécu ; aussi étaient-ils très insolents.

« Écoute, camarade, dirent ces nouveaux venus ; tu es si vilain que nous serions contents de t'avoir avec nous. Veux-tu nous accompagner et devenir un oiseau de passage ? Ici tout près, dans l'autre marécage, il y a des oies sauvages charmantes, presque toutes demoiselles, et qui savent bien chanter. Qui sait si tu n'y trouverais pas le bonheur, malgré ta laideur affreuse ! »



Tout à coup on entendit « pif, paf ! » et les deux jars sauvages tombèrent morts dans les roseaux, et l'eau devint rouge comme du sang.

« Pif, paf ! » et des troupes d'oies sauvages s'envolèrent des roseaux. Et on entendit encore des coups de fusil. C'était une grande chasse ; les chasseurs s'étaient couchés tout autour du marais ; quelques-uns s'étaient même postés sur des branches d'arbres qui s'avançaient au-dessus des joncs. Une vapeur bleue semblable à de petits nuages sortait des arbres sombres et s'étendait sur l'eau ; puis les chiens arrivèrent au marécage : « platsh, platsh ; » et les joncs et les roseaux se courbaient de tous côtés. Quelle épouvante pour le pauvre caneton ! il plia la tête pour la cacher sous son aile ; mais en même temps il aperçut devant lui un grand chien terrible : sa langue pendait hors de sa gueule, et ses yeux farouches étincelaient de cruauté. Le chien tourna la gueule vers le caneton, lui montra ses dents pointues et, « platsh, platsh, » il alla plus loin sans le toucher.

« Dieu merci ! soupira le canard ; je suis si vilain que le chien lui-même dédaigne de me mordre ! »

Et il resta ainsi en silence, pendant que le plomb sifflait à travers les joncs et que les coups de fusil se succédaient sans relâche.

Vers la fin de la journée seulement, le bruit cessa ; mais le pauvre petit n'osa pas encore se lever. Il attendit quelques heures, regarda autour de lui, et se sauva du marais aussi vite qu'il put. Il passa au-dessus des champs et des prairies ; une tempête furieuse l'empêcha d'avancer.

Sur le soir, il arriva à une misérable cabane de paysan, si vieille et si ruinée qu'elle ne savait pas de quel côté tomber : aussi restait-elle debout. La tempête soufflait si fort autour du caneton qu'il fut obligé de s'arrêter et de s'accrocher à la cabane : tout allait de mal en pis.

Alors il remarqua qu'une porte avait quitté ses gonds et lui permettait, par une petite ouverture, de pénétrer dans l'intérieur : c'est ce qu'il fit.

Là demeurait une vieille femme avec son matou et avec sa poule ; et le matou, qu'elle appelait son petit-fils, savait arrondir le dos et filer son rouet : il savait même lancer des étincelles, pourvu qu'on lui frottât convenablement le dos à rebrousse-poil. La poule avait des jambes fort courtes, ce qui lui avait valu le nom de Courte-Jambe. Elle pondait des œufs excellents, et la bonne femme l'aimait comme une fille.

Le lendemain on s'aperçut de la présence du caneton étranger. Le matou commença à gronder, et la poule à glousser.

« Qu'y a-t-il ? » dit la femme en regardant autour d'elle. Mais, comme elle avait la vue basse, elle crut que c'était une grosse cane qui s'était égarée. « Voilà une bonne prise, dit-elle : j'aurai maintenant des œufs de cane. Pourvu que ce ne soit pas un canard ! Enfin, nous verrons. »





Elle attendit pendant trois semaines ; mais les œufs ne vinrent pas. Dans cette maison, le matou était le maître et la poule la maîtresse ; aussi ils avaient l'habitude de dire : « Nous et le monde ; » car ils croyaient faire à eux seuls la moitié et même la meilleure moitié du monde. Le caneton se permit de penser que l'on pouvait avoir un autre avis ; mais cela fâcha la poule.

- « Sais-tu pondre des œufs ? demanda-t-elle.

- Non.

- Eh bien ! alors, tu auras la bonté de te taire. »

Et le matou le questionna à son tour : « Sais-tu faire le gros dos ? sais-tu filer le rouet et faire jaillir des étincelles ?

-Non.

-Alors tu n'as pas le droit d'exprimer une opinion, quand les gens raisonnables causent ensemble. »

Et le caneton se coucha tristement dans un coin ; mais tout à coup un air vif et la lumière du soleil pénétrèrent dans la chambre, et cela lui donna une si grande envie de nager dans l'eau qu'il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.

« Qu'est-ce donc ? dit-elle. Tu n'as rien à faire, et voilà qu'il te prend des fantaisies. Ponds des œufs ou fais ron-ron, et ces caprices te passeront.

- C'est pourtant bien joli de nager sur l'eau, dit le petit canard ; quel bonheur de la sentir se refermer sur sa tête et de plonger jusqu'au fond !

- Ce doit être un grand plaisir, en effet ! répondit la poule. Je crois que tu es devenu fou. Demande un peu à Minet, qui est l'être le plus raisonnable que je connaisse, s'il aime à nager ou à plonger dans l'eau. Demande même à notre vieille maîtresse : personne dans le monde n'est plus expérimenté ; crois-tu qu'elle ait envie de nager et de sentir l'eau se refermer sur sa tête ?

- Vous ne me comprenez pas.

- Nous ne te comprenons pas ? mais qui te comprendrait donc ? Te croirais-tu plus instruit que Minet et notre maîtresse ?

- Je ne veux pas parler de moi.

- Ne t'en fais pas accroire, enfant, mais remercie plutôt le créateur de tout le bien dont il t'a comblé. Tu es arrivé dans une chambre bien chaude, tu as trouvé une société dont tu pourrais profiter, et tu te mets à raisonner jusqu'à te rendre insupportable. Ce n'est vraiment pas un plaisir de vivre avec toi. Crois-moi, je te veux du bien ; je te dis sans doute des choses désagréables ; mais c'est à cela que l'on reconnaît ses véritables amis. Suis mes conseils, et



tâche de pondre des œufs ou de faire ron-ron.

- Je crois qu'il me sera plus avantageux de faire mon tour dans le monde, répondit le canard.

- Comme tu voudras, » dit le poulet.

Et le canard s'en alla nager et se plonger dans l'eau ; mais tous les animaux le méprisèrent à cause de sa laideur.

L'automne arriva, les feuilles de la forêt devinrent jaunes et brunes : le vent les saisit et les fit voltiger. En haut, dans les airs, il faisait bien froid ; des nuages lourds pendaient, chargés de grêle et de neige. Sur la haie le corbeau croassait tant il était gelé : rien que d'y penser, on grelottait. Le pauvre caneton n'était, en vérité, pas à son aise.

Un soir que le soleil se couchait glorieux, toute une foule de grands oiseaux superbes sortit des buissons ; le canet n'en avait jamais vu de semblables : ils étaient d'une blancheur éblouissante, ils avaient le cou long et souple. C'étaient des cygnes. Le son de leur voix était tout particulier : ils étendirent leurs longues ailes éclatantes pour aller loin de cette contrée chercher dans les pays chauds des lacs toujours ouverts. Ils montaient si haut, si haut, que le vilain petit canard en était étrangement affecté ; il tourna dans l'eau comme une roue, il dressa le cou et le tendit en l'air vers les cygnes voyageurs, et poussa un cri si perçant et si singulier qu'il se fit peur à lui-même. Il lui était impossible d'oublier ces oiseaux magnifiques et heureux ; aussitôt qu'il cessa de les apercevoir, il plongea jusqu'au fond, et, lorsqu'il remonta à la surface, il était comme hors de lui. Il ne savait comment s'appelaient ces oiseaux, ni où ils allaient ; mais cependant il les aimait comme il n'avait encore aimé personne. Il n'en était pas jaloux ; car comment aurait-il pu avoir l'idée de souhaiter pour lui-même une grâce si parfaite ? Il aurait été trop heureux, si les canards avaient consenti à le supporter, le pauvre être si vilain !

Et l'hiver devint bien froid, bien froid ; le caneton nageait toujours à la surface de l'eau pour l'empêcher de se prendre tout à fait ; mais chaque nuit le trou dans lequel il nageait se rétrécissait davantage. Il gelait si fort qu'on entendait la glace craquer ; le canet était obligé d'agiter continuellement les jambes pour que le trou ne se fermât pas autour de lui. Mais enfin il se sentit épuisé de fatigue ; il ne remuait plus et fut saisi par la glace.

Le lendemain matin, un paysan vint sur le bord et vit ce qui se passait ; il s'avança, rompit la glace et emporta le canard chez lui pour le donner à sa femme. Là, il revint à la vie.

Les enfants voulurent jouer avec lui ; mais le caneton, persuadé qu'ils allaient lui faire du mal, se jeta de peur au milieu du pot au lait, si bien que le lait rejaillit dans la chambre. La femme frappa ses mains l'une contre l'autre de colère, et lui, tout effrayé, se réfugia dans la baratte, et de là dans la huche à farine, puis de là prit son vol au dehors.



Dieu ! quel spectacle ! la femme criait, courait après lui, et voulait le battre avec les pincettes ; les enfants s'élançèrent sur le tas de fumier pour attraper le caneton. Ils riaient et poussaient des cris : ce fut un grand bonheur pour lui d'avoir trouvé la porte ouverte et de pouvoir ensuite se glisser entre des branches, dans la neige ; il s'y blottit tout épuisé.

Il serait trop triste de raconter toute sa misère et toutes les souffrances qu'il eut à supporter pendant cet hiver rigoureux.

Il était couché dans le marécage entre les joncs, lorsqu'un jour le soleil commença à reprendre son éclat et sa chaleur. Les alouettes chantaient. Il faisait un printemps délicieux.

Alors tout à coup le caneton put se confier à ses ailes, qui battaient l'air avec plus de vigueur qu'autrefois, assez fortes pour le transporter au loin. Et bientôt il se trouva dans un grand jardin où les pommiers étaient en pleine floraison, où le sureau répandait son parfum et penchait ses longues branches vertes jusqu'aux fossés. Comme tout était beau dans cet endroit ! Comme tout respirait le printemps !

Et des profondeurs du bois sortirent trois cygnes blancs et magnifiques.

Ils battaient des ailes et nagèrent sur l'eau. Le canet connaissait ces beaux oiseaux : il fut saisi d'une tristesse indicible.

« Je veux aller les trouver, ces oiseaux royaux ; ils me tueront, pour avoir osé, moi, si vilain, m'approcher d'eux ; mais cela m'est égal ; mieux vaut être tué par eux que d'être mordu par les canards, battu par les poules, poussé du pied par la fille de basse-cour, et que de souffrir les misères de l'hiver. »

Il s'élança dans l'eau et nagea à la rencontre des cygnes. Ceux-ci l'aperçurent et se précipitèrent vers lui les plumes soulevées. « Tuez-moi, » dit le pauvre animal ; et, penchant la tête vers la surface de l'eau, il attendait la mort.

Mais que vit-il dans l'eau transparente ? Il vit sa propre image au-dessous de lui : ce n'était plus un oiseau mal fait, d'un gris noir, vilain et dégoûtant, il était lui-même un cygne !

Il n'y a pas de mal à être né dans une basse-cour lorsqu'on sort d'un œuf de cygne.

Maintenant il se sentait heureux de toutes ses souffrances et de tous ses chagrins ; maintenant pour la première fois il goûtait tout son bonheur en voyant la magnificence qui l'entourait, et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient de leur bec.

De petits enfants vinrent au jardin et jetèrent du pain et du grain dans l'eau, et le plus petit d'entre eux s'écria : « En voilà un nouveau ! » et les autres enfants poussèrent des cris de joie : « Oui, oui ! c'est vrai ; il y en a encore



un nouveau. » Et ils dansaient sur les bords, puis battaient des mains ; et ils coururent à leur père et à leur mère, et revinrent encore jeter du pain et du gâteau, et ils dirent tous : « Le nouveau est le plus beau ! Qu'il est jeune ! qu'il est superbe ! »

Et les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui.

Alors, il se sentit honteux, et cacha sa tête sous son aile ; il ne savait comment se tenir, car c'était pour lui trop de bonheur. Mais il n'était pas fier. Un bon cœur ne le devient jamais. Il songeait à la manière dont il avait été persécuté et insulté partout, et voilà qu'il les entendait tous dire qu'il était le plus beau de tous ces beaux oiseaux ! Et le sureau même inclinait ses branches vers lui, et le soleil répandait une lumière si chaude et si bienfaisante ! Alors ses plumes se gonflèrent, son cou élancé se dressa, et il s'écria de tout son cœur : « Comment aurais-je pu rêver tant de bonheur, pendant que je n'étais qu'un vilain petit canard. »



FÉVRIER

Dept 35

Guichen MS GS

*Le petit chaperon rouge*

# LE PETIT CHAPERON ROUGE



MARS

Dept 93

Epinay-sur-Seine GS-A

*Aladin et la lampe merveilleuse*

GS • École publique maternelle Anatole France  
ÉPINAY-SUR-SEINE • Seine-Saint-Denis

# ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE

## Extrait des mille et une nuits

En Chine, vivait un tailleur très pauvre nommé Mustafa. Il avait une femme et un fils.

Celui-ci se nommait Aladin. Il passait les journées à jouer dans les rues avec de petits vagabonds. Son père voulut lui apprendre le métier, mais sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladin s'échappait et ne revenait plus de toute la journée. On avait beau le punir, il ne se corrigeait pas.

De chagrin, le père tomba malade et mourut au bout de quelques mois. La mère d'Aladin ferma la boutique, et vendit tous les outils du tailleur. Elle fit de la couture à la maison pour les gens plus riches.

Aladin avait quinze ans, mais il ne changeait pas. Il fréquentait de plus en plus les voyous, sans chercher à travailler.



Un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de gamins, un étranger s'arrêta pour le regarder.

Cet homme était un magicien africain, arrivé depuis peu. Il s'approcha du jeune homme. « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père n'est-il pas Mustafa le tailleur ? »

– Oui, monsieur, répondit Aladin ; mais il y a longtemps qu'il est mort.

Alors le magicien africain se jeta au cou d'Aladin. « Ah ! mon fils, s'écria-t-il, je suis votre oncle, votre père était mon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage, et au moment où j'arrive ici, vous m'apprenez qu'il est mort ! »

Il demanda à Aladin où demeurait sa mère. Aladin lui répondit et le magicien africain lui donna un peu de monnaie. Il lui dit : « Mon fils, allez trouver votre mère, et dites-lui que j'irai la voir demain. »

Le lendemain, on frappa à la porte. Le magicien entra, chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits pour le souper. Il salua la mère et se lamenta : « Mon pauvre frère ! Que je suis malheureux de n'être pas arrivé à temps pour vous embrasser une dernière fois ! »

Une fois assis, il commença à discuter avec la mère d'Aladin. Elle lui disait : « Mon mari ne m'a jamais dit qu'il avait un frère. »

– Ah, c'est que nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps. Il a sans doute cru que j'étais mort ! »

Comme il demandait ce que faisait le garçon, la mère répondit : « Aladin est un fainéant ! dit-elle. Son père a voulu lui apprendre son métier. Mais il passe tout son temps à jouer. Il voit pourtant que nous avons bien du mal à vivre ! »

– « Cela n'est pas bien, mon neveu, dit le magicien ; il faut penser à gagner votre pain. Si vous le voulez, je vous trouverai une boutique garnie de riches étoffes ; vous les vendrez, vous en achèterez d'autres, et vous vivrez bien. »

Cela plut à Aladin ; il s'était aperçu que dans les boutiques de cette sorte les marchands paraissaient riches.

Le lendemain matin, le magicien prit Aladin avec lui, et il le mena chez un gros marchand d'habits. Aladin, en choisit un, et toutes sortes d'accessoires : ceinture, bijoux, coiffure...

Habillé magnifiquement, Aladin remercia vivement son oncle. Puis il visita tous les lieux de la ville où étaient les boutiques des riches marchands. Il avait bien envie de devenir l'un d'entre eux.

De retour à la maison, l'oncle dit à Aladin qu'ils continueraient les visites le lendemain.

Le troisième jour, l'oncle mena le garçon à de grandes et belles maisons, des palais magnifiques et de très beaux jardins. Puis ils avancèrent plus loin dans la campagne. Aladin n'osait pas poser de questions.



Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes peu élevées.

« Nous n'allons pas plus loin, dit le magicien. Je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires. Mais commencez par amasser toutes les broussailles sèches que vous voyez, afin d'allumer du feu »

Quand les broussailles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta un parfum qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée très épaisse et le magicien prononça des paroles étranges.

A cet instant, la terre trembla un peu et s'ouvrit, montrant une longue pierre plate, avec un anneau de métal placé dans son milieu pour la lever.

Aladin eut peur et il voulut prendre la fuite. Mais le magicien lui envoya une gifle si violente qui lui enfonça presque les dents dans la bouche !

« Mon oncle, s'écria Aladin, qu'ai-je donc fait ?

– J'ai mes raisons pour vous frapper. Je suis votre oncle, je remplace votre père, et vous ne devez pas me répondre. »

Puis, en se radoucissant : « Mon enfant, ne craignez rien, je vous demande seulement de m'obéir. Vous verrez, tout cela finira bien pour vous. »

Ces promesses calmèrent un peu Aladin. « Vous avez vu ce que j'ai fait avec mon parfum et mes paroles ? Apprenez donc que sous cette pierre il y a un trésor caché ! Il doit vous rendre plus riche que tous les plus grands rois du monde. Mais vous êtes le seul à pouvoir la lever et entrer. Pour cela, il faut faire exactement ce que je vous dis. »

Aladin, étonné de ce qu'il venait de voir et d'entendre, était maintenant prêt à tout.

« Prenez cet anneau et levez la pierre. – Mais je ne suis pas assez fort, il faut que vous m'aidiez.

– Prononcez seulement le nom de votre père en tenant l'anneau. Vous verrez, ce sera facile. »

Aladin fit comme le magicien lui avait dit : il leva la pierre sans difficulté ! On vit alors un profond caveau avec une petite porte et des marches pour descendre plus bas.

« Mon fils, dit alors le magicien à Aladin, descendez ces marches. Vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté. Vous traverserez alors trois grandes salles. Vous y verrez des choses merveilleuses, mais ne touchez à rien, sinon vous mourrez aussitôt. »

« Au bout de la troisième salle, une porte ouvre sur un jardin planté de beaux arbres chargés de fruits. Marchez tout droit vers l'escalier qui mène à une terrasse. Montez-y, et quand vous y serez, vous verrez devant vous une lampe allumée. Prenez la lampe, éteignez-la, et apportez-la-moi. Au retour, vous pourrez cueillir tous les fruits du jardin que vous voudrez. Mais





rapportez bien la lampe ! »

Puis le magicien africain sortit de sa poche un anneau, et il le mit à l'un des doigts d'Aladin : c'était pour le protéger de tout ce qui pourrait lui arriver de mal.

« Allez, mon enfant, descendez hardiment ; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

Aladin sauta dans le caveau et descendit jusqu'au bas des marches. Il trouva les trois salles ; il y passa avec précaution. Il traversa le jardin sans s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche.

Puis il redescendit et s'arrêta dans le jardin. Les arbres étaient tous chargés de fruits extraordinaires, de différentes couleurs. Les blancs étaient des perles ; les luisants et transparents, des diamants ; les rouges les plus foncés, des rubis ; il y avait aussi des émeraudes, des saphirs. Et ces fruits étaient d'une grosseur jamais vue au monde. Il eut envie d'en cueillir de toutes les sortes. Il en emplit ses deux poches. Il en enveloppa même dans les plis de sa large ceinture d'étoffe.

Ainsi chargé de tant de richesses, Aladin reprit le chemin des trois salles.

Il fit très attention de ne rien toucher et remonta par où il était descendu. Le magicien l'attendait avec impatience à l'entrée du caveau.

« Mon oncle, dit Aladin, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter.

– Mon fils, dit l'autre, donnez-moi la lampe d'abord, elle pourrait vous embarrasser.

– Non, non reprit Aladin, elle ne m'embarrasse pas ; je vous la donnerai quand je serai monté »

Le magicien insista, mais Aladin, qui se doutait de quelque chose, refusa absolument de la donner avant de sortir ! Alors le magicien africain, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu, et après deux paroles magiques, la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus !

Aladin était enterré vivant !

On a compris que le magicien n'était pas vraiment l'oncle d'Aladin !

Un sorcier africain avait dit à cet homme avant de mourir : « Il y a dans le monde une lampe merveilleuse ; celui qui la possède sera l'homme le plus riche et le plus puissant de la terre. Mais tu ne pourras pas l'enlever toi-même ni entrer dans le lieu souterrain : il faut qu'un enfant y descende et te la donne ! »

Le magicien s'était adressé à Aladin, qui lui avait paru un jeune homme étourdi ; mais Aladin avait résisté, et le magicien s'était affolé : il avait peur que



quelqu'un arrive et entend tout et le raconte autour de lui !

Quand Aladin se vit enterré, il appela mille fois son oncle en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe ; mais l'autre était déjà parti.

Il descend jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin, mais le mur s'est refermé.

Il tâtonne devant lui, à droite et à gauche et il ne trouve plus de porte. Il crie, il pleure, il s'assoit sur les marches, certain qu'il va mourir.

Il reste deux jours ainsi, sans manger et sans boire. Le troisième jour enfin, se croyant près de la mort, il joint les mains pour prier Dieu. Mais en faisant cela il frotte sans y penser l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt.

Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable s'éleva devant lui. Il prononça ces paroles : « Que veux-tu ? Me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, car je suis l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt. »

Aladin aurait pu être mort de frayeur. Mais, bizarrement, il répondit sans hésiter : « Fais-moi sortir de ce lieu, si tu as ce pouvoir. »

Alors la terre s'ouvrit, et il se trouva hors du caveau, à l'air libre, au grand jour.

Aladin eut d'abord de la peine à supporter la lumière. Puis, une fois habitué, il regarda autour de lui à droite à gauche, en haut en bas. Par terre, pas de trace de la moindre ouverture. Ensuite, il retrouva le chemin par où le magicien africain l'avait amené, et se traîna chez lui avec bien de la peine.

En entrant chez sa mère, il s'évanouit. La pauvre femme le croyait perdu ou mort ; on peut imaginer sa joie, et aussi sa crainte en le voyant inanimé. Mais avec un peu d'eau, elle sut le faire revenir à lui.

Les premières paroles qu'il prononça furent pour demander à manger. Elle lui apporta ce qu'elle avait.

« Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas, cela est dangereux ; mangez doucement. »

Après son repas, Aladin parla du faux oncle, méchant et trompeur. Puis il fit le récit de tout ce qui lui était arrivé avec le magicien : le feu, la gifle, le jardin sous terre, la lampe. Il montra à sa mère les fruits extraordinaires : des pierres merveilleuses et multicolores.

Aladin se réveilla le lendemain très tard. Il se leva, et demanda son déjeuner à sa mère.

« Hélas ! mon fils, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner ; vous avez mangé hier au soir tout ce qu'il y avait dans la maison.

– Ma mère, dit Aladin, donnez-moi la lampe que j'ai apportée hier ; j'irai la vendre, et l'argent servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner, et peut-être de quoi souper. »



La mère d'Aladin prit la lampe où elle l'avait mise, mais elle la trouva bien sale. Elle commença de la frotter et... un génie affreux et énorme apparut devant elle. Il lui dit d'une voix effrayante : « Que veux-tu ? Me voici prêt comme ton esclave et l'esclave de tous ceux qui ont la lampe à la main. »

La pauvre femme ne pouvait pas répondre : dès les premières paroles du génie, elle était tombée évanouie.

Aladin fut moins étonné. Il avait déjà eu une apparition de cette sorte dans le caveau. Il répondit au génie : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. »

Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand plat d'argent, qu'il portait sur sa tête, avec douze autres plus petits pleins d'excellente nourriture arrangée dessus. Il y avait aussi de grands pains blancs comme neige, deux bouteilles de vin exquis et deux tasses d'argent. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut.

La mère d'Aladin revint à elle peu après.

« Mon fils, demanda-t-elle, d'où nous vient tout cela ?

– Je vous le dirai plus tard. Maintenant mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi bien que moi. »

Elle écouta ensuite les explications de son fils. Mais elle ne voulait plus toucher à la lampe, par crainte de l'affreux génie.

« Ma mère, ne voyez-vous pas ce que cette lampe vient de nous apporter ? Nous aurons tout ce que nous voudrons. Mais n'en parlons pas aux voisins surtout. »

Le lendemain, il ne restait rien de la bonne provision du génie. Alors Aladin prit un des plats d'argent sous sa robe et sortit pour aller le vendre. Il s'adressa à un marchand qui lui donna en échange une pièce d'or. C'était cinquante fois moins que la valeur du plat, mais Aladin ne connaissait pas le prix de ces choses !

Il s'arrêta dans plusieurs boutiques, et avec la pièce d'or, il acheta du pain et de la nourriture pour plusieurs jours.

Aladin vendit ainsi tous les plats l'un après l'autre. À la fin, il n'eut plus que le grand plat qu'il vendit lui aussi pour dix pièces d'or.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladin revint vers la lampe. Il chercha le même endroit que sa mère avait touché, et la frotta comme elle avait fait. Aussitôt le même génie se présenta devant lui. Aladin lui commanda de quoi manger pendant une semaine.

Il avait cessé de jouer avec les jeunes gens de son âge.

Il s'arrêtait dans les boutiques des gros marchands. Il se mêlait à leurs conversations. Il apprit à connaître les draps d'or et d'argent, les étoffes de soie, les toiles les plus fines.



Chez les bijoutiers, il découvrit les pierres précieuses. Il comprit que les fruits transparents qu'il avait cueillis dans le jardin avaient un très grand prix. Il avait donc chez lui un trésor immense !

Un jour, en se promenant dans un quartier de la ville, Aladin entendit un ordre du sultan : on devait fermer les boutiques et les portes des maisons, et rester chacun chez soi. La princesse Badroulboudour, fille du sultan, allait passer pour aller au bain.

Cela donna à Aladin de la curiosité. Il réussit à se placer derrière la porte du bain et n'attendit pas longtemps. La princesse parut, et de la porte du bain, elle enleva le voile qui lui couvrait le visage.

La princesse était la plus belle brune du monde. Elle avait les yeux vifs et brillants, un nez sans défaut, la bouche petite.

Bref, Aladin était ébloui... et amoureux !

En rentrant chez lui, il resta triste et rêveur. Sa mère demanda s'il était malade.

Mais Aladin ne répondait pas. Il ne mangea pas au dîner.

Le lendemain, il raconta toute l'histoire à sa mère et ajouta qu'il aimait la princesse et qu'il avait décidé de la faire demander en mariage au sultan.

La mère d'Aladin éclata de rire. « Eh, mon fils, vous avez perdu l'esprit ! Comment pourrais-je me présenter devant Sa Majesté pour lui faire une telle demande ? Pour vous, le fils d'un simple petit tailleur ? Et puis, on ne se présente pas devant nos sultans sans un cadeau à la main ! Quel cadeau avez-vous ? »

Aladin sourit. Il alla chercher les pierres et les montra en pleine lumière ; ils étaient tous deux éblouis.

La brave femme finit par faire tout ce que son fils voulut.

Au palais du sultan, elle entra dans un très beau salon. Tous les seigneurs de la cour étaient déjà là. Mais aussi beaucoup de gens comme elle qui venaient demander quelque chose au sultan. On appela les personnes les unes après les autres.

A un moment le sultan se leva, renvoya tout le monde et rentra dans son appartement.

La mère d'Aladin retourna chez elle. Le lendemain, elle alla encore au palais du sultan, mais on ne l'invitait jamais à parler. Elle y retourna six autres fois, en n'osant rien demander.

Le sultan finit par la remarquer. Il dit à son grand vizir : « Qui est cette dame qui vient régulièrement, et porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ? »

On appela alors la mère d'Aladin au pied du trône du sultan.



« Bonne femme, lui dit celui-ci, quelle affaire vous amène ici ?

– Votre Majesté, je vous supplie de me pardonner car j’ai honte de la demande que je vais faire à mon seigneur. »

Le sultan commanda alors que tout le monde sorte et qu’on le laisse seul avec la femme et son grand vizir.

- « Parlez hardiment, il ne vous en arrivera pas le moindre mal. »

Elle raconta alors comment Aladin avait vu la princesse Badroulboudour, l’amour violent que cette vue avait causé. Et qu’il voulait l’épouser, malgré les reproches de sa mère.

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans se moquer. Il lui demanda ce que c’était qu’elle avait apporté enveloppé dans un linge.

Le souverain découvrit alors rassemblées les pierreries précieuses, parfaites, éclatantes. Il n’en avait encore jamais vu de pareilles. Il s’écriait : « Ah ! que cela est beau ! que cela est riche ! »

Le sultan réfléchit alors. Il se dit qu’il pouvait bien donner sa fille à un garçon aussi riche qu’Aladin. Il en parla tout bas à son grand vizir. Mais celui-ci n’était pas d’accord ! Lui-même avait un fils, nommé Bachir, et il aurait aimé qu’il épouse la princesse.

Il dit au sultan : « Votre Majesté, attendez un peu. Demandez à cette dame de patienter trois mois. Ensuite vous déciderez. Après tout, on ne sait rien de cette famille ! »

En fait, il comptait bien que le sultan changerait d’avis, et qu’avant trois mois, il choisisse plutôt son propre fils Bachir.

Le sultan l’écoula, puis se retourna du côté de la mère d’Aladin. Il lui dit : « Allez, bonne femme, retournez chez vous, et dites à votre fils que j’accepte qu’il épouse ma fille. Mais il faut qu’il attende trois mois, car je dois faire des meubles de prix à la princesse. Alors revenez à ce moment-là. »

De retour chez elle, la mère d’Aladin, pleine de joie, expliqua à son fils la réponse du sultan. Elle lui dit aussi combien les pierreries avaient émerveillé le souverain. Aladin fut le plus heureux des hommes en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère et se dit qu’il devait être patient pendant trois mois.

Deux mois plus tard, la mère d’Aladin, en sortant un soir pour acheter de l’huile, vit que tout était en fête dans la ville. Les boutiques, étaient ouvertes, on les décorait de feuillages, on préparait des illuminations. Elle demanda ce que tout cela signifiait.

« D’où venez-vous, ma bonne dame ? lui répondit-on. Ne savez-vous pas que Bachir, le fils du grand vizir épouse bientôt la princesse Badroulboudour, fille du sultan ? »



La mère d'Aladin revint vite à la maison. « Mon fils, s'écria-t-elle en rentrant, tout est perdu pour vous. »

Elle lui expliqua ce qu'elle avait appris.

Aladin demeura comme frappé d'un coup de foudre. Mais alors il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors.

Quand il fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse et il la frotta au même endroit que les autres fois.

À l'instant le génie parut devant lui. « Que veux-tu ? dit-il à Aladin ; me voici prêt à t'obéir comme ton esclave.

– Écoute, lui dit Aladin : il s'agit maintenant d'autre chose. Au lieu de tenir sa promesse envers moi, le sultan marie sa fille au fils du grand vizir. Je veux que... »

Le lendemain, on s'aperçut que Bachir le fils du vizir avait disparu. Le soir, alors qu'il devait dîner avec la princesse, il n'était plus là. On le retrouva le matin, presque nu devant le palais, l'air complètement stupide !

Cela continua la nuit suivante, puis encore et encore. Il dit que toutes les nuits, il se retrouvait en chemise dans le froid, enfermé dans une chambre inconnue. Il ne pouvait rien dire de plus.

Le sultan avait des doutes : le fils de son vizir était-il fou ? ou bien victime d'un magicien ? De toute façon, se dit-il, ça ne changeait rien : il ne pouvait donner sa fille à un garçon aussi inquiétant. La jeune fille elle-même n'en voulait plus, elle l'avait dit à sa mère en pleurant.

Le mariage avec Bachir fut annulé.

On donna des ordres pour faire cesser les fêtes dans le palais et dans la ville. Ni le sultan, ni le grand vizir n'imaginèrent qui était la cause de ces étranges événements : ils avaient complètement oublié l'existence d'Aladin.

Au bout des trois mois, Aladin envoya sa mère au palais. Elle se présenta dans la grande salle où le sultan recevait, au même endroit qu'auparavant.

Celui-ci la reconnut aussitôt et se souvint alors de sa promesse. Il avait cru qu'il n'entendrait plus parler de ce mariage. Il ne le trouvait pas convenable pour la princesse sa fille : il suffisait de voir seulement la pauvreté de la mère d'Aladin, habillée de façon si ordinaire !

Mais il lui demanda quand même de s'approcher. Elle se prosterna, selon l'habitude.

« Seigneur, dit-elle, je me présente encore devant vous. Les trois mois sont écoulés. Que Votre Majesté veuille bien tenir sa parole. »

Le sultan consulta à nouveau son grand vizir.



« Sire, lui dit celui-ci, il y a un moyen pour éviter ce mariage : c'est de mettre la princesse à un prix énorme, de demander comme présent des richesses impossibles à réunir... »

Le sultan se retourna du côté de la mère d'Aladin

« Ma bonne femme, lui dit-il, je suis prêt à tenir ma parole. Vous direz à votre fils que je le ferai dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif. Ils doivent être pleins des mêmes bijoux et joyaux que vous m'avez déjà présentés de sa part. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

Revenue à la maison, la mère affolée raconta à son fils les conditions du sultan. Aladin était plutôt amusé !

« Le sultan se trompe, pensait-il, s'il croit m'éliminer de cette manière ! »

Très peu de temps après, on pouvait voir devant la maison d'Aladin quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif sur la tête, plein de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Chaque bassin était couvert d'une toile d'argent brodée d'or. La rue se trouva pleine d'une grande foule qui accourait de partout pour voir un spectacle si magnifique. L'habit de chaque esclave était si riche en étoffe et en pierreries qu'il valait au moins un million.

Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais, et les gardes le prirent pour un roi. Mais l'homme leur dit :

« Nous ne sommes que des esclaves, notre maître viendra le moment venu. »

Le sultan avait été averti de l'arrivée de cette troupe, il avait donné ses ordres pour la faire entrer.

Ils formèrent un grand demi-cercle et se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis.

La mère d'Aladin, qui les accompagnait s'était avancée jusqu'au pied du trône.

« Sire, dit-elle au sultan, Aladin, mon fils a obéi à vos désirs.

– Bonne femme, dit le sultan, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'embrasser. Plus il se hâtera pour venir recevoir de ma main la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir. »



AVRIL

Dept 07

St Félicien PS MS GS-2

*Hansel et Gretel*

# HANSEL et GRETHEL

## **Jacob et Wilhelm Grimm, Hansel et Grethel, 1812 (texte intégral).**

Il y avait une fois un pauvre bûcheron qui demeurait au coin d'un bois avec sa femme et ses deux enfants : un garçon qui s'appelait Hänsel et une fille du nom de Grethel. Ils avaient peu de chose à se mettre sous la dent, et une année qu'il vint une grande cherté de vivres il fut impossible à l'homme de gagner le pain quotidien.

Une nuit qu'il se tournait et se retournait dans son lit sous le poids des tourments, il dit à sa femme :

– Qu'allons-nous devenir ? Comment nourrir nos pauvres enfants, lorsque nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?

– Sais-tu, mon homme, ce qu'il faut faire ? répondit la femme. Demain, à la première heure, nous conduirons nos enfants dans la forêt, là où elle est le plus épaisse. Nous leur ferons du feu et nous donnerons à chacun un morceau de pain. Nous retournerons ensuite à notre travail, et les laisserons tout





seuls. Ils ne retrouveront pas le chemin de la maison et nous en serons débarrassés.

– Non, femme, je ne ferai pas cela. Je n’aurai jamais le cœur de laisser mes enfants seuls dans le bois : les bêtes sauvages les auraient bientôt dévorés.

– Idiot ! répliqua la femme. En ce cas nous mourrons de faim tous les quatre. Tu peux raboter les planches pour les cercueils !

Et elle ne lui laissa point de repos qu’il n’eût consenti.

« Ces pauvres enfants me font pitié tout de même », disait l’homme à part lui.

Tourmentés par la faim, les deux enfants ne pouvaient s’endormir : ils avaient entendu ce que la belle-mère disait à leur père.

Grethel pleurait amèrement. Elle dit à Hänsel :

– C’en est fait de nous !

– Tais-toi, répondit Hänsel. Ne te chagrine pas : je saurai nous tirer de là. »

Et lorsque les vieux furent endormis, il se leva, mit sa petite veste, ouvrit le bas de la porte et se glissa dehors. La lune était claire et luisante devant la maison, les cailloux blancs brillaient comme des pièces d’argent. Hänsel se baissa et en emplit ses poches, ensuite il revint et dit à Grethel :

– Console-toi, chère petite sœur, et dors en paix : Dieu ne nous abandonnera pas. »

Et il se recoucha dans son lit.

Au point du jour, avant le lever du soleil, la femme vint réveiller les deux enfants.

– Levez-vous, paresseux, dit-elle : nous allons fagoter dans la forêt.

Alors elle donna à chacun un petit morceau de pain et dit :

– Voilà votre déjeuner, mais ne le mangez pas tout de suite, car vous n’aurez rien de plus. Comme Hänsel avait ses poches pleines de cailloux, Grethel mit le pain dans son tablier ; après quoi ils prirent tous le chemin de la forêt. Quand ils eurent marché un instant, Hänsel s’arrêta et jeta un regard en arrière sur la maison ; il répéta plusieurs fois ce mouvement.

– Qu’est-ce que tu regardes ? lui dit le père, et pourquoi restes-tu en arrière ? Prends garde et ne laisse pas traîner tes jambes.

– Oh ! père, répondit Hänsel. Je regarde mon petit chat blanc qui est posé au haut du toit et qui veut me dire adieu.



– Nigaud ! répliqua la femme. Ce n’est point ton petit chat, c’est le soleil du matin qui brille sur la cheminée. »

Hänsel ne regardait pas son petit chat, mais il laissait tomber un petit caillou blanc de sa poche sur le chemin. Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit :

– Mes enfants, ramassez du bois, je vais allumer du feu pour que vous n’ayez pas froid.

Hänsel et Grethel en eurent bientôt ramassé un petit tas. Quand les ramilles furent allumées et que la flamme s’éleva très-haut, la femme dit :

– Mes enfants, couchez-vous près du feu et reposez-vous. Nous allons couper du bois. Quand nous aurons fini, nous viendrons vous reprendre.

Hänsel et Grethel s’assirent près du feu et, lorsqu’il fut midi, ils mangèrent chacun leur morceau de pain. Comme ils entendaient les coups de hache, ils croyaient que leur père travaillait dans le voisinage. Mais ce n’était pas le bruit de la hache qu’ils entendaient, c’était celui d’une branche que leurs père et mère avaient attachée à un arbre mort et qui le frappait sous l’effort du vent. À force de rester assis à la même place, ils fermèrent les yeux de fatigue et s’endormirent.

Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Grethel se mit à pleurer et dit :

– Comment allons-nous sortir de la forêt ?

Hänsel la consola.

– Attends un petit moment que la lune soit levée, nous trouverons bien le chemin. »

Et quand la pleine lune fut levée, Hänsel prit sa sœur par la main et il suivit les petits cailloux qui brillaient comme des pièces d’argent toutes neuves et leur montraient la route. Ils marchèrent toute la nuit et, au point du jour, ils arrivèrent à la maison paternelle. Ils heurtèrent à la porte. La femme ouvrit et, en voyant que c’était Hänsel et Grethel, elle s’écria :

– Mauvais enfants, pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous avons cru que vous ne vouliez plus revenir.

Le père, lui, était enchanté, car il avait le cœur gros de les avoir abandonnés. Peu après, ils manquèrent encore de tout, et, la nuit, les enfants entendirent la mère qui disait dans le lit au père :

– Voilà qu’encore une fois tout est mangé : jamais nous n’avons plus que la moitié d’un pain et après ce sera fini de rire. Il faut nous débarrasser des enfants. Nous allons les mener plus au fond dans la forêt pour qu’ils ne retrouvent la route. Sans cela nous sommes perdus. »



L'homme avait le cœur serré : il pensait qu'il valait mieux partager le dernier morceau avec ses enfants ; mais loin de l'écouter, la femme l'injurait et l'accablait de reproches. Quand on a dit A, il faut dire B, et, parce qu'il avait cédé la première fois, il fallait bien qu'il cédât la seconde. Les enfants étaient encore éveillés et avaient entendu cette conversation.

Lorsque les vieux furent endormis, Hänsel se leva et voulut sortir pour ramasser de petits cailloux comme auparavant. Par malheur, la femme avait fermé la porte et Hänsel ne pouvait pas sortir. Il consolait sa petite sœur et lui disait :

– Ne pleure pas, Grethel, et dors tranquille : le bon Dieu nous aidera. »

Le matin, de bonne heure, la femme arriva et fit lever les enfants. Ils reçurent leur petit morceau de pain, qui était plus petit encore que la première fois. En marchant vers la forêt, Hänsel émietta le pain dans sa poche et souvent il s'arrêta pour jeter les miettes à terre

– Hänsel, pourquoi t'arrêtes-tu et regardes-tu derrière toi ? disait le père ; continue ton chemin. »

– Je regarde mon petit pigeon qui est posé sur le toit et qui veut me dire adieu, disait Hänsel.

– Nigaud ! répondait la femme. Ce n'est pas ton petit pigeon, c'est le soleil du matin qui brille sur la cheminée.

Hänsel jeta toujours son pain petit à petit sur le chemin. La femme mena ses enfants si avant dans la forêt, que de leur vie ils n'avaient pénétré jusque-là. On y alluma encore un grand feu, et la mère dit :

– Mes enfants, restez là assis, et, quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu. Nous allons plus loin couper du bois, et, le soir, sitôt que nous aurons fini, nous viendrons vous reprendre. »

Lorsqu'il fut midi, Grethel partagea son petit morceau de pain avec Hänsel, qui avait semé le sien le long de la route. Ils s'endormirent ensuite, le soir arriva et personne ne vint chercher les pauvres enfants. Ils se réveillèrent au milieu des ténèbres de la nuit, et Hänsel consola sa petite sœur en disant :

– Attends, Grethel, que la lune se lève. Nous pourrons voir alors les miettes de pain que j'ai semées et qui nous indiqueront le chemin de la maison.

Quand la lune brilla, ils se mirent en route, mais ils ne trouvèrent plus une seule miette. Elles avaient été mangées par les milliers d'oiseaux qui voltigeaient dans la forêt et dans les champs. Hänsel dit à Grethel :

– Nous trouverons bien le chemin.

Mais ils ne le trouvaient pas. Ils marchèrent toute la nuit et la journée suivante, du matin au soir, sans sortir de la forêt. Ils avaient grand'faim, car ils ne



vivaient que de prunelles, et, comme ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter, ils se couchèrent sous un arbre et s'endormirent.

Le lendemain matin, il y avait trois jours qu'ils étaient sortis de la maison paternelle. Ils recommencèrent à marcher, mais ils ne faisaient que s'enfoncer de plus en plus dans la forêt. S'il ne leur arrivait bientôt du secours, ils ne pouvaient manquer de périr. Quand vint midi, ils virent un joli petit oiseau, blanc comme neige, perché sur une branche et qui chantait si bien qu'ils s'arrêtèrent pour l'écouter. Son chant fini, il battit des ailes et voltigea devant eux. Ils le suivirent et bientôt ils le virent se poser sur le toit d'une petite maison. Ils s'approchèrent et reconnurent que cette maisonnette était faite de pain et couverte en gâteau. Les fenêtres étaient de sucre transparent.

– Nous allons, dit Hänsel, dîner comme en paradis. Moi, je vais manger un morceau de la toiture, et toi, Grethel, tu mangeras un morceau de la fenêtre : c'est plus sucré.

Hänsel leva la main et cassa un morceau du toit pour le goûter ; Grethel s'approcha de la fenêtre et frappa dessus à petits coups. Alors il sortit de la chambre une petite voix grêle.

– Qui frappe, qui frappe, qui frappe ? Qui frappe à ma petite maison ?

Les enfants répondirent :

– Le vent, le vent, L'enfant de Dieu !

Ils continuèrent à manger comme si de rien n'était. Hänsel, qui trouvait le toit à son goût, en arracha un grand morceau, et Grethel cassa tout un carreau de vitre. Ils s'assirent et se régalèrent.

Soudain la porte s'ouvrit et il apparut une fort vieille femme qui s'appuyait sur une béquille. Hänsel et Grethel furent saisis d'un tel effroi, qu'ils laissèrent choir ce qu'ils tenaient à la main. La vieille branla la tête et dit :

– Ah ! mes chers enfants, qui vous a amenés ici ? Entrez et restez avec nous : il ne vous arrivera aucun mal.

Elle les prit tous les deux par la main et les introduisit dans sa petite maison. On leur servit un bon repas, qui se composait de lait, de crêpes sucrées, de pommes et de noisettes ; puis on leur apprêta deux jolis petits lits couverts de draps blancs. Hänsel et Grethel se couchèrent, croyant être dans le ciel.

La vieille qui les traitait si bien était une méchante sorcière. C'est dans le but d'attirer les enfants qu'elle avait fait construire en pain cette maisonnette. Lorsqu'un enfant tombait en son pouvoir, elle le tuait, le faisait bouillir, le mangeait, et c'était pour elle un grand régal. Les sorcières ont les yeux rouges et la vue courte, mais elles ont le nez fin comme les animaux et sentent l'approche des hommes.



Quand Hänsel et Grethel s’avançaient vers la maison, la sorcière riait d’un mauvais rire :

« Je les tiens, se disait-elle, ils ne peuvent m’échapper. »

Le matin, de bonne heure, avant que les enfants fussent réveillés, elle se leva ; tandis qu’ils reposaient si gentiment, avec leurs joues pleines et roses, elle se disait tout bas :

« Cela va me faire un repas succulent. »

De sa main sèche elle saisit Hänsel, le porta dans une petite écurie et l’y enferma. Il eut beau crier, rien n’y fit. Elle s’approcha ensuite de Grethel et la secoua pour la réveiller.

– Lève-toi, paresseuse ; va chercher de l’eau et fais une bonne soupe pour ton frère. Je l’ai mis à l’écurie pour l’engraisser. Quand il sera à point, je le mangerai.

Grethel pleura amèrement, mais ce fut en vain il fallut obéir à la sorcière. On servait à Hänsel les meilleurs repas et à Grethel on ne donnait que des têtes d’écrevisse. Tous les matins, la vieille allait à la petite écurie et criait :

– Hänsel, montre tes doigts que je juge si tu es bientôt assez gras.

Hänsel lui montrait un petit os ; la vieille, à cause de sa mauvaise vue, ne s’apercevait pas du tour et prenait l’os pour le doigt d’Hänsel. Elle s’étonnait qu’il n’engraisât point davantage. Au bout de quatre semaines, comme Hänsel restait toujours maigre, elle perdit patience et ne voulut pas attendre plus longtemps.

– Hé ! Grethel, criait-elle à la petite fille. Dépêche-toi d’apporter de l’eau. Qu’Hänsel soit gras ou maigre, je veux demain l’égorger et le faire cuire.

La pauvre fille pleurait d’être forcée d’aller quérir de l’eau. Les larmes coulaient le long de ses joues, et elle s’écriait :

– Mon Dieu, venez à mon aide. Si les bêtes féroces nous avaient mangés dans la forêt, du moins nous serions morts ensemble.

– Cesse de gémir, disait la vieille : cela ne t’avance à rien.

Le matin, de bonne heure, il fallut que Grethel remplît d’eau la marmite et la mît sur le feu.

– Avant tout, nous allons faire cuire le pain, dit la vieille. J’ai chauffé le four et préparé la pâte. Et elle poussa dehors la pauvre Grethel vers le four d’où sortaient des flammes

– Grimpe dedans, disait-elle, et vois si le four est bien chaud, pour que nous puissions y mettre le pain.



Une fois Grethel dedans, la sorcière voulait fermer le four, afin que l'enfant y rôtit et qu'elle pût la manger. Mais Grethel se douta de son dessein.

– Je ne sais, dit-elle, comment faire pour y entrer.

– Petite buse ! répondit la vieille. Tu vois bien que l'ouverture est assez grande : je pourrais y entrer moi-même.

Et elle tournait autour du four et y avançait sa tête. Grethel lui donna une si forte poussée qu'elle l'y enfonça tout au fond. Elle ferma aussitôt la porte de fer et y mit le verrou. La vieille hurla effroyablement, mais Grethel s'enfuit et la sorcière fut brûlée vive. La petite fille courut droit à l'écurie, en ouvrit la porte et cria :

– Hänsel, nous sommes délivrés ! la vieille sorcière est morte. Hänsel sauta dehors aussi vite qu'un oiseau, quand on ouvre la porte de sa cage. Ce fut une grande joie : les deux enfants se jetèrent au cou l'un de l'autre et s'embrassèrent tendrement. Comme ils n'avaient plus peur, ils parcoururent la maison de la sorcière. Ils trouvèrent dans tous les coins des caisses remplies de perles et de pierreries.

– Cela vaut mieux que les petits cailloux, disait Hänsel, et il en bourrait ses poches.

– Moi aussi, disait Grethel, je veux rapporter quelque chose à la maison, et elle emplissait son tablier.

– Et maintenant, dit Hänsel, nous allons voir à sortir de cette forêt de sorcières.

Quand ils eurent marché durant quelques heures, ils arrivèrent à un grand lac.

– Nous ne pouvons le traverser, dit Hänsel : je ne vois ni pont ni passerelle.

– Il n'y a pas de barque, reprit Grethel ; mais tout là-bas nage un canard blanc. Si je le priais de nous passer ? ...

Alors elle cria : – Canard, canard, voici Grethel et Hänsel ; pas de pont, pas de passerelle ; prends-nous sur ton dos blanc.

Le canard s'approcha : Hänsel s'assit dessus et dit à sa sœur d'en faire autant.

– Non, répondit Grethel, ce sera trop lourd pour le canard. Il nous prendra l'un après l'autre.

Le petit animal le fit. Lorsqu'ils furent arrivés de l'autre côté, il leur sembla qu'ils reconnaissaient l'endroit, et tout à coup ils virent au loin la maison paternelle. Ils se mirent alors à courir ; ils se précipitèrent dans la chambre et sautèrent au cou de leur père.



Cet homme n'avait pas eu une heure de repos depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans la forêt ; sa femme d'ailleurs était morte.

Grethel vida son tablier : les perles et les pierres précieuses roulèrent par la chambre, et Hänsel en jeta de sa poche à pleines poignées.

Dès lors, on n'eut plus de soucis et on vécut en grande joie tous ensemble.

Mon conte est fini,

Là court une souris,

Qui l'attrape s'en peut faire un bonnet à poil.



CP/CE1 - École publique Martial Taugourdeau  
BROUÉ - Eure-et-Loir

MAI

Dept 28

Broué CP CE1

*Trouvé dans son nid*

# TROUVÉ DANS UN NID

**Praline GAY-PARA et Rémi SAILLARD**

**adapté du conte des frères Grimm "Fundevogel"**

Il était une fois, pas deux, pas trois. Il était donc une fois une petite fille qui s'appelait Lili.

Elle vivait avec son père, le bûcheron, dans une maison au cœur de la forêt. L'histoire ne dit pas où était la mère de la petite fille.

Ce que nous savons, c'est que Lili était élevée par la grosse Suzon, la cuisinière qui prenait soin de la maison. Un jour, Lili est allée avec son père se promener dans la forêt. Ils ont marché longtemps sur les sentiers.

Sur le chemin du retour, la petite fille entend les pleurs d'un bébé. Elle dit :

-Papa ! Il y a un bébé dans la forêt ! Il faut le trouver !

Le père se met à fouiller dans les buissons, dans les herbes hautes. Il cherche partout :





-Il n'y a personne à part toi et moi ici !

Il prend Lili par la main et ils font trois pas en direction de la maison, quand les pleurs se font entendre à nouveau.

Lili ne veut plus avancer :

-Tu dois trouver ce bébé, papa !

Lili et son père regardent partout.

Lili lève la tête et là, dans les branches d'un arbre, elle aperçoit, dans un nid, un bébé tout nu qui vagit.

-Il est là, papa ! Va le chercher ! crie en sautant Lili.

Le père grimpe sur l'arbre, de branche en branche, il atteint le nid.

Il prend délicatement le bébé et le tient contre lui avec un bras. Il redescend, de branche en branche, doucement.

Le bébé s'est arrêté de pleurer. Lili, regarde son père et lui dit :

-Ce bébé est à nous ! Nous l'appellerons Trouvé-dans-un nid. Il sera mon petit frère !

Le petit s'est donc appelé Trouvé-dans-un-nid. Il a rejoint la famille.

Il faut des années dans la vie pour qu'un enfant grandisse, dans les contes il suffit de quelques mots.

Trouvé-dans-un nid est devenu un petit garçon vaillant. Lili a grandi, elle aussi.

Les deux enfants ne se séparent jamais. Quand on voit arriver l'un, on sait que l'autre n'est pas loin.

Un matin, Trouvé-dans-un nid dort dans son lit et Lili attend qu'il se réveille. Accoudée à la fenêtre de la chambre, elle regarde dans la cour. Elle voit la grosse Suzon sortir de la cuisine avec deux seaux. Elle la voit aller au puits et les remplir d'eau. Elle la voit retourner dans la cuisine aussitôt. Elle la voit de nouveau remplir ses seaux, disparaître dans la cuisine puis en ressortir toujours avec les seaux, les remplir à nouveau...

Lili descend à la cuisine et demande à la grosse Suzon qui surveille une énorme marmite :

-C'est pour quoi faire toute cette eau ?

La grosse Suzon s'approche de la petite fille et chuchote à son oreille :

-C'est un secret qu'il ne faut pas répéter. Ce soir, c'est Trouvé-dans-un-nid que je vais faire cuire.

Le cœur de Lili bat très vite. Elle a peur, mais elle ne dit rien. Elle monte dans la chambre de Trouvé-dans-un-nid qui dort encore, elle le secoue pour le réveiller.



Quand il a les yeux ouverts, elle lui dit :

-Trouvé-dans-un nid ! Si je ne te quitte pas, tu ne me quittes pas ?

Et le petit garçon à moitié endormi lui répond :

-Ni maintenant, ni jamais ma Lili !

-Alors habille-toi vite et viens !

Pendant que Trouvé-dans-un nid s'habille, Lili met un traversin sous la couette de son lit. Les deux enfants descendent sur la pointe des pieds les escaliers. Ils traversent la cour sans faire de bruit et se mettent à courir dans la forêt.

Main dans la main, Lili et Trouvé- dans-un nid courent comme des fous. Ils courent du plus vite que leurs petits pieds peuvent courir. Ils courent, ils courent, ils courent, plus vite que le vent, plus vite que le temps.

Dans la cuisine, la marmite de la Grosse Suzon chauffe. Quand l'eau se met à bouillir, elle appelle le petit garçon.

Personne ne répond.

Elle appelle Lili.

Personne ne répond.

La grosse Suzon monte dans la chambre de Trouvé-dans-un-nid, regarde dans son lit, elle voit le traversin et comprend que les enfants sont loin.

La grosse Suzon est très en colère. Elle va dans la cour et appelle les deux valets.

-Allez vite me chercher ces deux chenapans ! Vite !

Les deux hommes enfourchent leurs chevaux et partent au galop.

Loin devant, Lili et Trouvé-dans-un-nid, main dans la main, courent. Ils courent du plus vite que leurs petits pieds peuvent courir. Ils courent, ils courent, ils courent plus vite que le vent, plus vite que le temps.

Les valets sont encore loin, mais Lili sent, sur sa nuque, le souffle chaud des chevaux.

Elle s'arrête, prend les mains de Trouvé-dans-un nid dans les siennes et lui dit :

-Trouvé-dans-un-nid ! Si je ne te quitte pas, tu ne me quittes pas ?

Et le petit garçon répond :

-Ni maintenant, ni jamais ma Lili !

-Alors deviens un rosier et je serai ta rose !



Deux cavaliers galopent depuis longtemps maintenant. Ils s'arrêtent et l'un d'eux dit :

-Ils sont petits, ils ne peuvent pas être plus loin.

Les deux valets voient une rose et un rosier. Ils lui demandent :

-Tu n'as pas vu passer deux enfants ?

Et le rosier répond :

-Je suis un rosier et je n'ai qu'une seule rose. Je n'ai vu passer personne !

Les cavaliers découragés, rentrent à la maison et racontent à la grosse Suzon ce qu'ils ont vu.

-Vous êtes des idiots ! Le rosier, c'est Trouvé-dans-un-nid et la rose c'est Lili. Vous auriez dû arracher le rosier et me rapporter la rose. Retournez vite me les chercher !

Ils repartent aussitôt.

Loin devant, les deux enfants courent, courent, courent, du plus vite que leurs petits pieds peuvent courir.

Ils courent plus vite que le vent, plus vite que le temps.

Quand Lili sent de nouveau, sur sa nuque, le souffle chaud des chevaux, elle s'arrête, prend les mains de Trouvé-dans-un-nid dans les siennes et lui dit :

-Trouvé-dans-un-nid ! Si je ne te quitte pas, tu ne me quittes pas ?

Et le petit garçon répond :

-Ni maintenant, ni jamais ma Lili !

-Alors deviens une maison et moi je serai une pomme dans un panier !

Les chevaux sont épuisés. Les valets s'arrêtent devant la maison. Ils regardent partout puis l'un d'eux s'approche de la maison et lui demande :

-Tu n'as pas vu passer deux enfants ?

Et la maison répond :

-Je suis une maison et je n'ai qu'une pomme dans un panier. Je n'ai vu personne !

Les deux valets reviennent chez la grosse Suzon et lui racontent ce qu'ils ont vu.

-Vous êtes des idiots ! La maison c'est Trouvé-dans-un-nid et la pomme c'est Lili ! Vous auriez dû détruire la maison et me rapporter la pomme. Vous êtes deux incapables. C'est moi qui vais les chercher.

Elle est grosse la Suzon, elle est lourde, mais elle court vite.



Ils courent du plus vite que leurs petits pieds peuvent courir. Ils courent, courent, courent plus vite que le vent, plus vite que le temps.

Et derrière, la grosse Suzon les poursuit, à grandes enjambées. Elle fait trembler le sol sous ses pieds. Lili sent sur sa nuque, le souffle chaud de Suzon.

Elle s'arrête, prend les mains de Trouvé-dans-un-nid dans les siennes et lui dit :

-Trouvé-dans-un-nid ! Si je ne te quitte pas, tu ne me quittes pas ?

Et le petit garçon répond :

-Ni maintenant, ni jamais ma Lili !

-Alors deviens un étang et je serai une cane qui nage dedans !

La grosse Suzon arrive au bord de l'étang. Elle hurle :

-Je vous ai reconnus ! Trouvé-dans-un-nid, tu es l'étang et toi Lili, tu es la cane. Je vais te boire tout entier petit garnement.

La grosse Suzon se baisse. Elle ouvre grand la bouche et commence à boire l'eau de l'étang à grandes goulées. Elle ne voit plus la cane. En un instant, la cane traverse l'étang. D'un coup de bec, elle saisit la grosse Suzon par le col de sa robe et tire brusquement. La grosse Suzon tombe au fond de l'étang et meurt noyée.

Lili et Trouvé-dans-un-nid rentrent chez eux main dans la main, juste avant la tombée de la nuit.

On dit qu'ils ont bien grandi depuis, voilà pourquoi l'histoire s'arrête ici.



CP - École publique Pierre Bodin  
VIERZON - Cher

JUIN

Dept 18

Vierzon CP

*Le petit chaperon rouge*

# LE PETIT CHAPERON ROUGE



CP - École publique élémentaire  
Emmanuel Bideau LAMENTIN - Guadeloupe

JUILLET

Dept 971

lamentin CP

*Ynsia veut danser le léwoz*

# INSYA VEUT DANSER LE LÉWOZ

**Auteure : Amandine Vélin**

**Illustratrice : Véronique Grasset**

Aujourd'hui, c'est vendredi.

Insy se réveille avec une seule idée en tête : danser le léwoz à la soirée de monsieur Germain.

Mais voilà, elle ne sait pas danser le léwoz !

Alors elle en parle à Kongoliyo :

- Kongoliyo, Kongoliyo, je voudrais apprendre à danser devant les joueurs de tambours, les formidables tanbouyé. Pourrais-tu m'aider ?

- Hélas, ma pauvre petite, je ne sais pas danser ! La seule chose que je sais faire, c'est m'enrouler quand j'ai peur. Demande au crabe Sémafot, il pourra sûrement t'aider !

Insy remercie Kongoliyo et court voir Sémafot. La route est un peu longue jusqu'à la mangrove.

Pour passer le temps, Insy entonne une ritournelle :

-Kongoliya ne sait pas danser tout ce qu'il sait faire c'est s'enrouler !

Arrivée à destination, elle s'écrie :



-Sémafot ! Sémafot ! C'est Kongoliyo qui m'envoie ! Je voudrais apprendre à danser devant les tanbouyé. Pourrais-tu m'aider ?

-Hélas ! ma pauvre petite, je ne sais pas danser ! La seule chose que je sais faire, c'est marcher sur le côté en agitant mes pinces.

Demande à Gounouy, elle pourra sûrement t'aider.

Insya remercie le crabe. Elle court voir Gounouy. En gambadant, elle chante :

-Sémafot ne sait pas danser tout ce qu'il sait faire c'est marcher sur le côté. Kongoliyo ne sait pas danser tout ce qu'il sait faire c'est s'enrouler !

Un peu plus tard, insya arrive près de Gounouy.

- Gounouy ! Gounouy ! C'est Sémafot qui m'envoie. Je voudrais apprendre à danser devant les tanbouyé. Pourrais-tu m'aider ?

- Hélas, ma pauvre petite, je ne sais pas danser ! Tout ce que je sais faire, c'est sauter.

Insya remercie Gounouy.

Déçue, elle reprend le chemin de la maison. Sa ritournelle est maintenant bien moins enjouée :

Gounouy ne sait pas danser tout ce qu'elle sait faire c'est sauter. Sémafot ne sait pas danser tout ce qu'il sait faire c'est marcher sur le côté. Kongoliyo ne sait pas danser tout ce qu'il sait faire c'est s'enrouler...

Sur la plage, Insya croise Sobétyè.

-Pourquoi as-tu l'air si triste, ma pauvre petite ?

Je voudrais danser devant les tanbouyé au léwoz de monsieur Germain, mais ni Kongoliyo, ni Sémafot, ni Gounouy, aucun n'a su me conseiller...

Entre deux sanglots, la petite fille continue :

- Car ils ne savent pas danser. Kongoliyo s'enroule quand il a peur. Sémafot marche sur le côté en agitant ses pinces. Quant à Gounouy, elle saute partout ! Sobétyè réfléchit un court instant.

- Et si tu dansais comme eux ?

- Hein ? danser comme eux ?

Elle éclate de rire.

- Mais bien sûr ! Au son du tambour, tu peux tourner comme Kongoliyo, faire des petits pas sur le côté comme Sémafot, sauter comme Gounouy.

- Et... je peux même me déhancher comme toi quand on fait le sorbet ! s'exclame Insya.

La petite fille remercie Sobétyè. Une chose est sûre, maintenant elle peut participer à ce grand rendez-vous. Elle passe la fin de l'après-midi à tourner, faire des petits pas sur le côté, sauter et se déhancher.

Toi aussi, fais comme insya exerce toi ! Tourne comme Kongoliyo ! Fais des petits pas comme Sémafot ! Saute comme Gounouy, et... déhanche toi comme Sobétyè !



CE1 - École publique  
LA-CHAPELLE-DES-POTS - Charente-Maritime

AOÛT

Dept 17

La chapelle des pots CE1

*La petite sardine*

# LE CONTE DE LA PETITE SARDINE

**Conte populaire du pays de Guérande**







CP/CE1/CE2 - École publique  
S' FÉLICIE - Ardèche

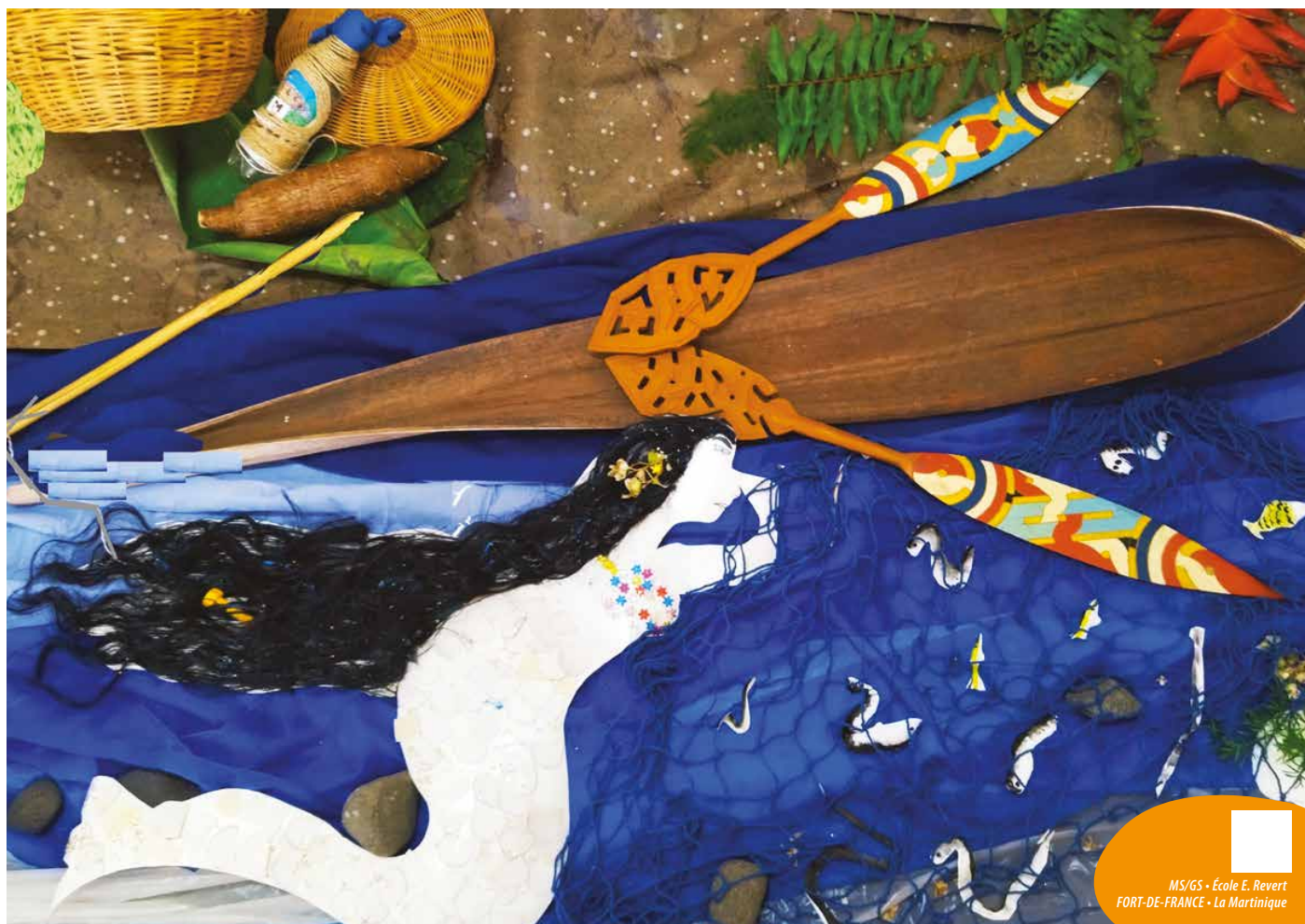
SEPTEMBRE

Dept 07

St Félicie CP CE1 CE2-2

**Le chat botté**

# LE CHAT BOTTÉ



OCTOBRE

Dept 972

Fort deFrance MS GS

*Oriyou et le pêcheur*

# ORIYOU ET LE PÊCHEUR

## CONTE ARAWAK

Un homme va un jour à la pêche sur sa pirogue. Il sent soudain un poids au bout de son hameçon. Il essaye de remonter la ligne mais il n'y parvient pas. Sa prise est lourde. Il essaye une fois de plus, il tire de toutes ses forces et la ligne remonte tout doucement, tout doucement et il voit enfin ce qu'il a pêché : c'est Oriyou en personne, Oriyou, la divinité protectrice de la rivière, ses cheveux sont enroulés autour de l'hameçon. Le pêcheur la hisse jusque dans sa pirogue et, sans perdre de temps, il rame vers la rive. Quand elle les voit arriver, la mère du pêcheur est frappée de stupeur car elle reconnaît immédiatement Oriyou. Celle-ci parle pour la première fois, elle dit :

-A partir d'aujourd'hui, je resterai auprès de toi, je serai ta femme, mais tu dois me promettre que toi et ta mère vous garderez mon secret.

Si l'un de vous révèle à quiconque qui je suis et d'où je viens, je serai dans l'obligation de rentrer chez moi, dans la rivière. L'homme et sa mère promettent d'être discrets.

Oriyou était une femme aimante, elle aidait beaucoup son mari. Quand ils allaient à la pêche, elle lui indiquait les endroits les plus poissonneux car avec ses yeux perçants elle pouvait voir à travers l'eau boueuse. Tous les jours, ils revenaient de la pêche la pirogue remplie de poissons et Oriyou partageait



de bon cœur avec ceux dont la pêche avait été maigre. Tous se demandaient qui était cette belle femme que nul ne connaissait et qui portait chance au pêcheur.

Une nuit, tous les habitants sont rassemblés pour une fête. La mère du pêcheur boit beaucoup, d'une boisson forte qui excite les sens et délie la langue et pendant qu'elle bavarde, elle révèle le secret de sa belle-fille. L'histoire se répand comme un incendie et parvient aux oreilles d'Oriyou. Elle pense d'abord à son mari ; c'est lui qui l'a trahie ! Elle va le trouver et lui dit :

-Je t'ai porté bonheur et tu me remercies en me trahissant ?

-Je n'ai jamais rien dit à personne, proteste-t-il, ni qui tu es, ni d'où tu viens !

Son regard est sincère, elle le croit. Ils vont ensuite demander des explications à la mère. Celle-ci reconnaît son manque de discrétion et prie Oriyou de lui pardonner, elle regrette amèrement sa légèreté car elle sait tout le bien qu'elle a fait pour eux. Mais le mal est fait et Oriyou doit rentrer chez elle, dans la rivière.

Pourtant, les jours passent et tous oublient l'incident quand Oriyou dit à son mari :

-Invite ta mère et ses amis à nous accompagner à la pêche. Ce jour-là, plusieurs personnes s'embarquent sur la pirogue. Quand ils arrivent au milieu de la rivière, là où l'eau est la plus profonde, Oriyou dit à son mari :

-Depuis des années, nous vivons ensemble et tu n'as jamais rencontré les miens. Rendons-leur visite !

Ils s'excusent auprès des amis de la mère, leur promettent de revenir bientôt et plongent dans l'eau.

Ils sont partis depuis longtemps. La mère commence à s'inquiéter de leur longue absence quand l'une des soeurs d'Oriyou apparaît. Elle porte des filets remplis de poissons et un panier plein de racines que nul ne connaît :

-Ma soeur et son mari vous envoient ces présents. Ils vous demandent de rentrer chez vous, de planter les racines tout de suite et de bien les soigner pour qu'elles vous nourrissent tous.

Elle disparaît sous l'eau.

Tristes, la mère et ses amis regagnent la rive. La mère est souvent retournée au bord de la rivière pour appeler son fils mais il ne lui a jamais répondu.

Depuis ce temps-là, les Arawaks ont cultivé les racines et les ont appelées manioc<sup>1</sup>. Ils en font aussi une boisson, le cassiri<sup>2</sup>, qu'ils buvaient quand il y avait une fête, en chantant, en dansant et en racontant des histoires.

1. Racine que l'on râpe pour faire de la farine, puis des galettes.

2. Boisson fermentée à base de manioc que buvaient les Amérindiens.



MS - École publique maternelle Anatole France  
EPINAY-SUR-SEINE - Seine-Saint-Denis

NOVEMBRE

Dept 93

Epinay-sur-Seine MS-A

*Le petit prince*

# LE PETIT PRINCE

**Antoine de Saint-Exupéry**



TPS/PS/MS - École publique Marie Misery  
QUINTENAS - Ardèche

DÉCEMBRE

Dept 07

Quintenas TPS MS MS-2

***Boucled'or et les trois  
ours***

# BOUCLE D'OR ET LES TROIS OURS

## Version Grimm

Il était une fois... trois ours qui vivaient dans une confortable maison au fond des grands bois.

Il y avait un gros Papa-Ours un peu bourru, une Maman-Ours de moyenne taille et un tout petit Bébé-Ours.

Chacun possédait sa chaise et son bol.

Dans la chambre il y avait trois lits, un très grand pour papa ours, un moyen pour maman ours et un tout petit pour bébé ours.

Un jour, maman ours fit une délicieuse bouillie d'avoine et en versa dans chacun des bols.

“ Nous ne pouvons pas la manger tout de suite, dit-elle, c'est beaucoup trop chaud ! “

“ Si nous allions faire un petit tour dans les bois en attendant que cela refroidisse, proposa Bébé-Ours, Oh oui ! allons-y ! “

“ C'est une bonne idée ! “dit Papa-Ours.



Maman-Ours approuva elle aussi.

Et les trois ours s'enfoncèrent dans les grands bois, humant l'air frais le long des sentiers.

Pendant que les trois ours s'amusaient, une petite fille aux magnifiques cheveux blonds passait par là. Elle s'appelait Boucle d'Or.

Lorsqu'elle aperçut la maison des ours, elle y entra car elle était bien fatiguée et avait grand faim.

“ Oh! Oh ! Y a-t-il quelqu'un ? ” cria-t-elle, mais personne ne répondit.

“ Huum ! Huum ! Comme ça sent bon ! ” s'exclama Boucle d'Or en voyant les trois bols sur la table.

Elle grimpa sur un tabouret pour goûter la bouillie de Papa-Ours.

“ Aie ! Elle est trop chaude ! ” fit-elle en reposant la cuillère. Elle goûta ensuite celle de la Maman-Ours.

“ Oh ! Elle est trop froide ! ” dit-elle en repoussant la cuillère.

Elle goûta enfin la bouillie du Bébé-Ours et la trouva tout à fait bien. Elle la mangea toute, sans en laisser une seule bouchée.

Boucle d'Or aperçut alors les trois chaises et voulut grimper sur celle de Papa-Ours. Mais il n'y avait même pas un coussin et elle la trouva beaucoup trop dure.

Elle essaya celle de Maman-Ours, mais cette fois il y avait trop de coussins et elle la trouva trop confortable.

Elle s'installa enfin sur celle de bébé-Ours. Elle était juste comme il faut, confortable et bien rembourrée. Et Boucles d'Or s'amusa à sauter et à rebondir tant et si bien qu'elle défonça la chaise et tomba par terre.

“ Je suis fatiguée ” soupira Boucles d'Or en voyant les trois lits dans la chambre.

Elle grimpa sur le lit du Papa-Ours, mais redescendit aussitôt. Il était beaucoup trop dur.

Elle essaya ensuite celui de Maman-Ours, mais celui-là était trop mou et plein de bosses.

Elle monta enfin sur le lit de Bébé-Ours, il était tout à fait bien. Boucles d'Or s'y laissa tomber et s'endormit aussitôt.

Au bout d'un moment, les trois ours, très contents de leur promenade dans la forêt, rentrèrent à la maison et s'aperçurent que l'on avait touché à leurs bols.

“ Quelqu'un a goûté à ma bouillie ! ” dit le Papa-Ours de sa grosse voix bourrue.

“ Quelqu'un a goûté à ma bouillie ! ” fit la Maman-Ours de sa moyenne voix.

“ Quelqu'un a goûté à ma bouillie et l'a toute mangée ! ” cria Bébé-Ours de sa toute petite voix.

“ Quelqu'un s'est assis sur ma chaise ! ” gronda Papa-Ours de sa grosse voix bourrue.



“ Quelqu’un s’est assis sur ma chaise ! ” dit Maman-Ours de sa moyenne voix.

“ Quelqu’un s’est assis sur la mienne et l’a défoncée ! ” pleurnicha Bébé-Ours de sa toute petite voix.

Ils allèrent ensuite dans leur chambre :

“ On s’est couché sur mon lit ! ” s’écria le Papa-Ours de sa grosse voix.

“ On s’est couché sur le mien ! ” dit Maman-Ours de sa moyenne voix.

“ Venez voir ! Quelqu’un est couché dans mon petit lit ! ” s’exclama le Bébé-Ours tout surpris.

Papa-Ours avait une si grosse voix, que Boucle d’Or entendit en rêve le brrissement d’un éléphant. Quand Maman-Ours prit la parole, elle crut qu’un corbeau croassait. En entendant Bébé-Ours, elle crut être piquée à l’oreille par un gros bourdon velu, et elle s’éveilla en sursaut. Elle aperçut alors les trois ours. Aussitôt, elle bondit hors du lit et s’enfuit à toutes jambes. Elle ne s’arrêta de courir que lorsqu’elle atteignit sa maison à la lisière des grands bois.

Alors, Papa-Ours répara la petite chaise qui fut bientôt toute neuve. Maman-Ours remit un peu d’ordre dans la chambre, et ils s’installèrent devant trois bols de bouillie d’avoine, qui n’était plus ni trop chaude, ni trop froide, mais juste à point.



CALENDRIER  
2024

Dept 07

Saint Jean Chambre | Classe unique

*Letroispetscochons*

# LES TROIS PETITS COCHONS



